



Les « pagaies cérémonielles » des îles Australes, les recherches de Rhys Richards et la piste espagnole

« *Ceremonial paddles* » from the Austral Islands, Rhys Richards' researches and the Spanish track

Gilles Bounoure



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/7296>

DOI : 10.4000/jso.7296

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2015

Pagination : 143-148

ISBN : 9782854301250

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Gilles Bounoure, « Les « pagaies cérémonielles » des îles Australes, les recherches de Rhys Richards et la piste espagnole », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 140 | janvier-juin 2015, mis en ligne le 06 juillet 2015, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/7296> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.7296>



Journal de la société des océanistes est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

MISCELLANÉES

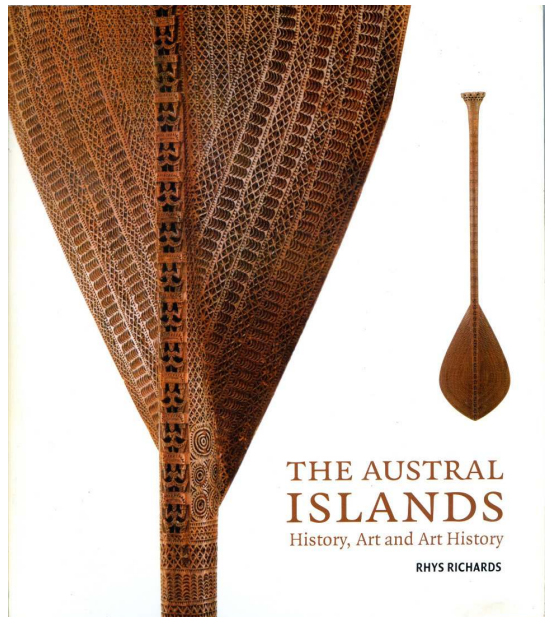
Les « pagaies cérémonielles » des îles Australes, les recherches de Rhys Richards et la piste espagnole

par

Gilles BOUNOURE*

Ancien diplomate, connu des lecteurs du *JSO* pour d'utiles articles consacrés aux premières décennies de la présence occidentale dans les archipels appartenant aujourd'hui à la Polynésie française, R. Richards se définit comme spécialiste de l'histoire maritime du Pacifique, et son dernier ouvrage, *The Austral Islands. History, Art and Art History* (2013), ne déroge pas à sa méthode, qui repose avant tout sur la récolte et l'analyse de documents publiés ou inédits, livres de bord des navires marchands ou baleiniers par exemple. S'il lui est arrivé de s'occuper d'objets d'art du Pacifique – on lui doit ainsi un livre et une dizaine d'articles notables sur les créations traditionnelles des îles Salomon, où il fut Haut Commissaire pour la Nouvelle-Zélande de 1996 à 1999 –, il admet en ouverture de ce livre (p. 7) n'avoir reçu aucune formation particulière en histoire des arts, bien que tel soit le domaine de recherche principal de son ouvrage. Sa parution a trouvé un écho rapide dans les catalogues des grandes maisons de vente publique, pour la réhabilitation indirecte qu'il propose d'un type d'objet océanien longtemps considéré comme de piètre valeur par les spécialistes de musées et les acteurs du marché de l'art, quoiqu'ils n'aient jamais cessé de le désigner sous l'appellation plus flatteuse de « pagaie cérémonielle des îles Australes ».

La « doxa » dépréciative s'est imposée à partir des années 1960. Gilbert Archey (1965 : 22) estimait que :



« *The great number of these decorative pieces in museums and in curio shops stems apparently from an active 'tourist' trade fostered in Rarotonga in the 1840's.* »

Dans le catalogue d'une grande exposition de sculpture polynésienne présentée à Chicago puis à New York, Allan Wardwell (1967 : 36) s'expliquait en ces termes de n'avoir retenu que deux de ces « pagaies » dans sa sélection :

* gillesbounoure@gmail.com

« *There seems to have been an active carving school that flourished during the mid-19th century and created such objects specifically for trade with visiting sailors. One branch of the school was even located on Rarotonga of the Cook Islands. Unfortunately, few of these ceremonial carvings can be considered to represent traditional art forms of the pre-contact period.* »

Après que Terence Barrow (1979 : 92) eut parlé de « pagaies de Raivavae faites pour le commerce », Charles Mack (1982 : 220, cité partiellement par R. Richards p. 62) affirmait à l'usage de ses lecteurs marchands d'art :

« *It is known that these objects were popular mid to late 19th century tourist souvenirs. In the absence of evidence of contrary, it is far more logical to suppose that these paddles are strictly speaking tourist art, only loosely based on tribal art tenets.* »

Et A. Wardwell répétait environ une décennie plus tard à destination d'un public plus large :

« *There are no early account of any ceremonies connected with their use. Quite a number exist today, and all of them were cut with metal tools. They are also known to have been much sought after by Western visitors to the Pacific during the nineteenth century, and it is generally assumed that they were made only for commercial purposes.* » (1994 : 200)

« *Herstellung für die Fremden* », jugeait à son tour Gerd Koch (2004 : 10) citant T. Barrow, suivi de peu par Steven Hooper (2006 : 216), estimant que ces pagaies :

« *were made during a dynamic period of activity by Raivavae carvers around 1820-40. None can be reliably dated to earlier than this period.* »

Adrienne L. Kaeppler, après avoir évité de reproduire ou de mentionner ces pagaies dans sa somme de 1993, en écrivait en 2010 :

« *Characteristic artifacts from the Austral Islands are paddles and laddles entirely covered with intricate incising and having human-figured handles. Although some of the early examples may have had an indigenous function, many appear to be a mid-nineteenth-century response to visitors, who wanted well-carved souvenirs to take back home.* » (2010 : 133)

Dans l'intervalle, informé des recherches alors inédites de R. Richards, Eric Kjellgren avait pu formuler cette position plus nuancée :

« *The paddles form and original function, whatever it may have been, are likely of precontact origin.* » (2007 : 303-304)

Comme le relate R. Richards (p. 59), son enquête a débuté en 2000 autour de trois de ces « pagaies » collectées par l'*USS Dolphin*, qui

relâcha à Tubuai en juin 1826. Encouragé d'abord par Roger Neich à s'intéresser aux spécimens de la collection Oldman, puis par St. Hooper à venir approfondir ses investigations durant quelques mois à Norwich, il fut bientôt en mesure de livrer un exposé devant les membres de la Pacific Arts Association, mais tout en ayant été acceptée pour publication, sa communication de 2003 resta inédite, comme l'ensemble des Actes du colloque de Christchurch. Ses recherches, qu'il n'interrompit pas pour autant, lui permirent de constituer un corpus de près d'un millier de ces « pagaies », dont il put examiner directement une bonne moitié, et nombre d'autres sur photographie. Il lui avait fallu au passage recenser toutes les données disponibles sur les visites des Occidentaux dans ce groupe d'îles, et les lecteurs du *JSO* bénéficièrent en 2004 de ses observations sur la dépopulation massive de Rapa consécutive aux passages des navires européens ou américains (n° 118 : 3-10). Repris dans le présent volume, cet article forme l'une des dernières sections de la partie de l'ouvrage consacrée à l'histoire maritime des Australes (« History », pp. 9-116).

Intitulée « Art and Artifacts » (pp. 117-138), la deuxième partie réunit, sans autre commentaire que leurs légendes, une série de bonnes photographies en couleurs illustrant les principaux types d'objets aujourd'hui attribués à ces îles. La troisième partie, « Art History » (pp. 139-223), s'intéresse successivement aux « pagaies », aux tapa, aux tambours ornés, à la statue d'A'a, à cet objet « atypique » qu'est « l'oiseau de Stutchbury » du musée de Bristol, aux relations culturelles et artistiques entre les îles Cook et les Australes, aux rapports entre une poupe figurative des îles Australes et un linteau maori archaïque, puis à la circulation des lames d'herminette en pierre dans l'ensemble de la Polynésie centrale et orientale. Bibliographie et index complètent utilement cet intéressant ouvrage, dont une traduction en français s'imposerait pourvu que le public, les éditeurs et les chercheurs de ce pays-ci se préoccupent de ses anciennes colonies des antipodes, où l'anglais n'est encore ni la langue officielle ni la plus répandue. Tubuai, Rurutu, Raivavae, etc., sont toujours des « communes françaises », faut-il rappeler dans ces colonnes.

Les arts des îles Australes, réduits aux vestiges qu'en ont laissés les déprédations missionnaires, ont donné lieu à très peu d'études spécifiques. Après celle de Stolpe (traductions américaine et allemande en 1892 du texte paru en suédois deux ans plus tôt), principalement consacrée, en dépit de son titre général, aux interactions iconographiques entre îles Cook et Australes, et celle de Hall (1921) s'attachant surtout à décrire les objets du musée de Philadelphie, tout comme le très bref catalogue de Brunor (1969) le fait des collections du Peabody Museum de Salem, il n'y

eut que le livre précité de Barrow pour donner un aperçu général de ces arts (1979 : 50-69), en complément des développements qu'il consacrait à ceux des îles de la Société et des îles Cook, et comme on l'a vu, ce travail non remplacé sert toujours de référence. S'il mentionne (p. 53, d'après Brunor) l'importance qu'y avait le tapa, « le dernier art qui survécut », c'est sans s'y attarder ni en montrer de reproduction. En comparaison, les enquêtes que consacre R. Richards aux tapa confectionnés « avant 1850 » (pp. 167-179), aux colliers à pendeloques figuratives en dents de cétacé (pp. 205-209), au tambours ornés, etc., présentent soit des avancées importantes, soit de nouveaux éléments de discussion qu'on ne saurait désormais ignorer.

Pour s'en tenir ici au sujet initial de ce livre, les « pagaies » gravées dont la plupart des commentateurs ont souligné le caractère « non fonctionnel » (en particulier quand leur pale est munie de deux ou trois manches), et les deux hypothèses principales émises à leur propos, productions commerciales destinées aux Occidentaux ou objets traditionnels comparables aux bâtons généalogiques des îles Cook, qui auraient d'abord servi à rendre hommage aux chefs-dieux (Hall, 1921 : 197, reprenant l'interprétation de Stolpe, 1892 : 106-108 pour les « herminettes cérémonielles » de Mangaia), R. Richards n'avait d'autre choix que des démonstrations indirectes, puisqu'on ne sait rien de la destination primitive de ces objets. Signalant (pp. 100-103) « the missing social context » résultant du « silence assourdissant » des témoignages occidentaux sur les mœurs politiques, sociales et religieuses propres à chacune de ces îles avant le « contact », il résume les observations de Don Marshall (1961 : 270-279) recevant, dans les derniers jours de son séjour de 1957 à Raivavae, les confidences d'une vieille insulaire sur les dimensions éminemment sexuelles des rites anciens, les premiers à avoir été réprimés par les missionnaires, indice et peut-être source principale d'une censure générale.

Peut-être aurait-il pu rapporter cette autre remarque de Marshall (1961 : 160-161) relative aux « pagaies », peu compatible avec l'hypothèse d'une production tardive, née des échanges avec les visiteurs occidentaux :

« But of the high craftsmanship which produced the superbly carved 'ceremonial paddles' which can be seen in the ethnographic and art museums of the world, there is no trace. These beautiful objects, covered in the most incredible detail with stylised pictures of dancing figures and versions of a sun motif were brought in great quantities by New England and European whalers during the first part of the nineteenth century. Now the only paddles I saw on Raivavae were crude affairs, whittled out of local soft woods with sharpened table knives. This is understandable, for skills die easily. But I was moved to discover that the natives of Raivavae could not even

recognize these classic paddles as products of their own Island when I showed them photographs of notable specimens, much less describe their ancient functions. Pia-huru remembered only that it was said of the ancient paddles that they made a pleasing sound as they rippled through the water. »

R. Richards s'appuie sur d'autres arguments, ceux de la démographie et de la muséographie. La dépopulation massive des trois premières décennies du XIX^e siècle, montre-t-il (p. 85 et suivantes), n'a pas seulement touché Rapa, les missionnaires témoignant partout d'une succession

« of fatal diseases that shattered the local societies and reduced the populations by about 90%, to number only 10% of their former size. By 1828 there was no-one on Rurutu with relevant carving experience. By 1835 the survivors on Raivavae and Tubuai had fallen sharply to 775 and 182 respectively. With about 40% children, and 30% women, this probably left a male pool of potential carvers of only 230 on Raivavae and 50 on Tubuai. »

Dans ce nombre, combien subsistait-il de spécialistes en possession des vieux savoir-faire et de la science des motifs ? Aucune des confessions venues convertir les insulaires, remarque encore l'auteur, n'encourageait au respect des arts anciens. Par ailleurs, la majorité de ces missionnaires n'ayant pas dédaigné de se mêler de commerce ou de tirer parti du travail de leurs ouailles au profit de leurs Églises respectives, on peut s'étonner qu'ils n'aient rien dit ou rien fait à l'égard d'« écoles » ou d'ateliers de confection d'articles « pour touristes » travaillant sous leurs yeux.

R. Richards a également parcouru les musées à la recherche des « pagaies » les plus anciennement inscrites à leurs inventaires, et selon le dernier état de ses recherches, la première d'entre elles aurait été offerte par le capitaine Richardson au Peabody Museum de Salem – non en 1810, comme l'indique toujours la base de données de cette institution consultée à l'occasion du présent développement, mais en 1812, selon la presse de l'époque annonçant le retour de ce santalier (p. 31). Elle figure en tête de l'inventaire des « pagaies » datées entre 1812 et 1842 » (pp. 169-173) dressé par le chercheur, qui estime qu'après cette période les circonstances de collecte des objets sont impossibles à retracer (p. 174). Juste après ce spécimen de Salem et un autre donné au même musée en 1821, viennent cinq objets collectés lors de la circumnavigation de la corvette *La Coquille*, dont deux sont conservés au château-musée de Boulogne-sur-Mer, les trois autres, connus par une gravure de Tardieu, restant à localiser. Ces « pagaies » furent sans doute acquises au cours de l'escale à Tahiti de mai 1823, Duperrey n'ayant pas visité les îles Australes. Maintiendrait-on – non sans abuser de l'argument *a silentio* – qu'elles furent conçues et fabriquées à l'usage exclusif des étrangers, il conviendrait de situer l'invention

et la mise en production de ces curios dans les premières années du XIX^e siècle et non en son milieu comme il a été écrit si souvent.

Les témoignages antérieurs sont peut-être à reconsidérer à partir des apports de R. Richards. De l'examen des divers récits des escales de Cook en vue de Rurutu (août 1769) et de Tubuai (août 1777) sans mettre pied à terre, rien ne se dégage de concluant et R. Richards a certainement raison de s'en remettre au jugement d'A. L. Kaeppler (1978 : 159), à propos de la petite collection des îles Australes rapportée de ces voyages, estimant que ces objets ont pu être acquis tout aussi bien à Tahiti. On n'y compte du reste aucune pièce s'apparentant de près ou de loin à une « pagaie cérémonielle ». Il en va différemment du passage le 5 février 1775 de la frégate espagnole *El Águila*, alias *Santa María Magdalena*, et du convoyeur privé *Jupiter*, alias *San Miguel*, à Raivavae que ses « découvreurs » du jour baptisèrent Santa Rosa. R. Richards ne consacre (p. 11) qu'un paragraphe à cet épisode sans doute à examiner de plus près qu'il ne fait. Il écrit que l'accueil du demi-millier d'insulaires rassemblés sur le rivage sembla trop exubérant « *for the visitors to risk going on shore* » conformément au résumé qu'ont livré Tomás de Gayangos (commandant de l'*Águila*) et José de Andía y Varela (commandant du *Jupiter*) du rapport de Raimondo Bonacorsi, lieutenant du premier envoyé reconnaître les abords de l'île et approcher les insulaires à l'intérieur du lagon. Il n'a cependant pas relevé que tous ceux d'entre eux qui s'invitèrent à bord de la chaloupe de Bonacorsi y arrivèrent à la nage (Corney, 1915 : 176, 311-312). Or, poursuit Gayangos (*ibid.* : 177 ; Richards, 2013 : 11) :

« *Our people got a string of mother-of-pearl shells from them, such as they are accustomed to wear round the neck, a paddle, and a spear made of very good wood which looks as if turned in a lathe.* »

Même si elle est sans parallèle dans les passages correspondants des journaux d'Andía y Varela et du « *piloto español de la Real Armada, Juan Pantoja y Arriaga* » (Mellén Blanco 1992 : 173-176), cette phrase pourrait livrer un indice déterminant, son contexte une fois pris en compte. Bonacorsi, aidé des deux interprètes que Gayangos avait embarqués à Tahiti, Puhoro et Mabarua, issu quant à lui d'une lignée princière de Raiatea, dialogua avec un insulaire « plus posé que les autres », le premier qui ait nagé jusqu'à la chaloupe, donnant ensuite le signal pour qu'on l'imite. C'est certainement sur les indications de cet *arii* que les Espagnols apprirent le nom du prince alors au pouvoir, « Teraberobari » ou « Jarabaroai », ainsi que certains détails de la flore locale, et qu'ils purent lever une carte assez précise de l'île, qui n'aurait pu être dressée sans les précisions orales de cet aristocrate, aucun des

navires ou de leurs annexes n'ayant pu reconnaître l'ensemble du lagon. Le Museo Naval de Madrid en conserve au moins deux états, dont une « *Descripción de la Isla S^{ta} Rosa* », document de la main de « Don Juan de Hervé, enseigne de frégate et premier pilote de l'armada royale », première carte connue de Raivavae avec une vue générale en élévation (inv. 54 B 16, document distinct de 54 B 13, où cette carte à l'orientation inversée et au dessin simplifié est accompagnée de celles de quatre autres îles reconnues lors du même voyage).

À s'en tenir aux détails du rapport de Bonacorsi reproduits par Gayangos, qu'un des insulaires monté à bord de la chaloupe se soit défait du collier de nacre qu'il portait en échange d'un couteau dont il paraissait ignorer l'usage, voilà qui semble relever du geste spontané. Mais que d'autres, venus par le même moyen que lui, se soient présentés qui avec une lance qui avec une « pagaie », toutes deux inutiles quand on nage dans le lagon, voilà qui ne pourrait guère s'expliquer autrement qu'en admettant que ces objets avaient été investis, dès le premier « contact » et bien sûr auparavant, d'un caractère « cérémoniel » les ayant éloignés de leur destination « utilitaire ». Les parallèles sont nombreux, tant en Océanie qu'en Occident, où nul ne songerait à se battre en duel avec une épée d'académicien ni à s'éventer en chassant les mouches avec les « palmes » décernées aux « officiers de l'instruction publique ». Bien qu'aucun témoignage n'en subsiste, il n'est pas exclu que ces pièces, que le savoir et le temps dépensés à leur réalisation minutieuse désignaient d'avance à un usage de « présents protocolaires », aient pu servir antérieurement ou concomitamment d'accessoires de parade ou de danse, ainsi qu'il est admis d'autres « pagaies cérémonielles » ou d'apparat en Mélanésie – depuis Santa Cruz jusqu'à Buka, pour les seules îles Salomon – comme en Micronésie et en Polynésie, où tout le monde convient que la création des *rapa* et des *'ao* pascuans ne doit rien au tourisme, même si l'on ne dispose que de conjectures quant à leur utilisation traditionnelle. Tel était déjà le sentiment de Stolpe (1892, pp. 89, 108, 114), de Hall, de Marcelle Urbain (1947 : 118, référence omise par R. Richards) ou encore de Pierre Vérin (1969 : 209) balançant ainsi son jugement :

« Le fait que certaines pagaies décorées des Australes aient été conçues pour l'usage n'interdit pas qu'elles aient été aussi prisées comme bien de prestige par les habitants eux-mêmes, ou encore à ce titre, certaines ont pu être associées aux sépultures comme aux Marquises, si l'on a voulu adjoindre au défunt ses objets préférés. L'idée que le prestige conféré par le caractère hautement décoratif des pagaies ait existé parmi les habitants a contribué à transformer ces pièces en bien d'échange de valeur. »

À suivre les arguments développés par R. Richards, la période de production de tels « biens d'échange » fut forcément assez brève, entre l'essor de la pêche baleinière suivi de celui de la quête du santal au début des années 1800 et l'arrivée des missionnaires et les premières vagues d'épidémies au tournant des années 1810-1820. Dans cette perspective, il faudrait cesser de chercher des critères de datation ou d'origine décisifs dans les écarts de qualité observés entre les « pagaies » finement sculptées et polies à l'aide d'instruments traditionnels, dents de requin ou de rat, galuchat..., et les autres, aux gravures plus sommaires réalisées avec des outils de métal, une même île ayant sans doute vu cohabiter, en l'espace de moins d'une génération (ou d'un quart de siècle), tenants des méthodes anciennes et adeptes du nouvel outillage procuré par les Blancs. S'avérant plus attentif aux détails de facture qu'à une doxa fondée sur des chronologies arbitraires, le marché international des « arts premiers » s'est repris à spéculer à la hausse sur les exemplaires les plus spectaculaires de ces « pagaies », avec des cotes décuplées au cours des quinze dernières années.

Quant à la « piste espagnole » déjà explorée, elle pourrait être prolongée, positivement ou négativement, du côté du Museo Naval de Madrid qui ne conserve pas seulement divers documents concernant « les Espagnols à Tahiti » à l'instar des cartes de Juan Antonio de Hervé précitées, mais aussi deux « pagaies cérémonielles » qu'a révélées le catalogue établi par Francisco Mellén Blanco et Carmen Zamarron (1993 : 50-51, 88-89), l'une à pommeau tronconique (n° 60 inv. 1709) paraissant d'un type plus « ancien » que l'autre à pommeau trapézoïdal (n° 61, inv. 1966). Au premier de ces auteurs, éminent océaniste, on doit, y compris en français, diverses études éclairant les expéditions envoyées par le vice-roi du Pérou et du Chili, Manuel de Amat, pour coloniser la Polynésie centrale (1992, 1995, 2009), et peut-être manquait-il d'éléments pour mettre en rapport l'un ou l'autre de ces objets avec la relation laissée par Gayangos du voyage entre l'archipel d'« Amat », c'est-à-dire Tahiti, et Callao qui lui permit de « découvrir » Raivavae. Selon les descriptions qui en sont données, malheureusement sans reproduction, une « lanza » ou une autre figurant dans les objets « *sin clasificar* » du Museo Naval (1993 : 73-74, n° 111 et 113) pourrait également correspondre à celle que recueillit Bonacorsi.

Ces rapprochements paraîtront sans doute moins arbitraires si l'on prend en compte certains indices indirects, bien vérifiés quant à eux. Les journaux de voyage qui se rédigeaient officieusement dans les états-majors des navires, distincts des livres de bord que les commandants avaient (et ont encore) obligation de tenir, étaient souvent destinés à de puissants

personnages dont on espérait protection et récompenses, et telle est en somme l'histoire du *Journal* de Maximo Rodriguez et de ses diverses copies, qu'accompagnaient des objets collectés à Tahiti : seul en subsiste, trop lourd pour avoir intéressé les chapardeurs, un spectaculaire *umete* en pierre noire (dolérite) qui mit treize ans à venir de Callao à Madrid, et qu'on peut voir aujourd'hui au Museo nacional de Antropología de Madrid (Inv. CE1260, voir Mellén Blanco, 1995 : 33-35, 23-30 ; Mellén Blanco, 2009 : 745 et Martínez Abellán, 1996 : 68 sq.). Il n'est pas exclu que l'une des « pagaies » du Museo Naval, institution fondée en 1843, y soit entrée dans des circonstances analogues, rejoignant les documents officiels et officieux de l'*Aguila* conservés dans sa bibliothèque. On sait du reste qu'après le remplacement en 1776 du vice-roi Amat par Manuel de Guirior, plus aucune expédition ne fut lancée dans le Pacifique Sud, les soulèvements dans les colonies puis les guerres européennes mobilisant l'essentiel des forces navales espagnoles jusqu'en 1805. Ensuite, comme l'ont montré Luis Eugenio Togores Sánchez et Belén Pozuelo Mascaraque :

« *desde la derrota de Trafalgar, España había perdido toda importancia como potencia marítima* » (1992 : 188 sq.)

tout spécialement dans le Pacifique, où même la route du « galion de Manille » pourtant bien armé dut être modifiée pour fuir les corsaires, donnant l'occasion à Monteverde, en février 1806, de reconnaître Nukuoro, ultime « découverte » espagnole dans les mers du Sud (voir Landín Carasco, 1992 : 79 et le *JSO* 138). Malheureusement, comme l'ont observé les auteurs du catalogue précité (1993 : 18-19), les fiches et catalogues du Museo Naval ne livrent aucun élément sur les circonstances de collecte des pièces conservées, et l'on en restera réduit aux conjectures et aux présomptions, pour ces deux « pagaies cérémonielles » comme pour l'immense majorité des autres, tant que ce type d'objet n'aura pas été soumis aux examens de laboratoire désormais couramment pratiqués sur les sculptures attribuées à l'île de Pâques, « pagaies cérémonielles » comprises.

RÉFÉRENCES CITÉES

- ARCHEY Gilbert, 1965. *The Art Forms of Polynesia*, Auckland, Bulletin of the Auckland Institute and Museum 4.
- BARROW Terence, 1979. *L'Art de Tahiti*, Paris, éditions du Chêne.
- BRUNOR Martin A., 1969. *Arts and Crafts of the Austral Islands*, Salem, Peabody Museum.

- CORNEY Bolton Glanvil, 1915. *The Quest and Occupation of Tahiti by Emissaries of Spain in 1772-76*, Volume II, Second Series xxxvi, London, the Hakluyt Society.
- HALL Henry Usher, 1921. Woodcarvings of the Austral Islands, *The Museum Journal of the University*, Museum of Philadelphia, pp. 179-199.
- HOOPER Steven, 2006. *Pacific Encounters. Art and Divinity in Polynesia, 1760-1860*, London, The British Museum Press.
- KAEPLER Adrienne L., 1978. *Artificial Curiosities. An Exposition of Native Manufactures Collected on the Three Pacific Voyages of Captain James Cook, R.N.*, Honolulu, University of Hawaii Press.
- , 2010. *Polynesia. The Mark and Carolyn Blackburn Collection of Polynesian Art*, Honolulu, University of Hawaii Press.
- KAEPLER Adrienne L, Christian KAUFMANN et Douglas NEWTON, 1993. *L'Art océanien*, Paris, Citadelles-Mazenod.
- KJELGREN Eric, 2007. *Oceania: Art of the Pacific Islands in the Metropolitan Museum of Art*, New Haven and London, Yale University Press.
- KOCH Gerd, 2004. *Falsch und Fälscher. Verdächtige Werke aus der Südsee*, Leipzig, Edition Failima.
- LANDÍN CARASCO Amancio, 1992. Naos españolas en el Pacífico, *Revista de Historia Naval* 36, pp. 69-80.
- MACK Charles W., 1982. *Polynesian Art at auction 1965-1980*, Northboro (Mass.), Mack-Nasser Publishing.
- MARSHALL Donald, 1961. *Ra'ivavae. An Expedition to the most fascinating and mysterious Island in Polynesia*, New York, Doubleday & Co.
- MARTÍNEZ ABELLÁN Antonio, 1996. L'apport espagnol au mythe de Tahiti, *Babel* 1, pp. 61-71.
- MELLÉN Francisco et Carmen ZAMARRON, 1993. *Catalogo de Armas y Artefactos de las Islas del Oceano Pacifico central y Australia*, Madrid, Museo Naval.
- MELLÉN BLANCO Francisco, 1992. Un diario inédito sobre la presencia española en Tahiti (1774-1775), *Revista Española del Pacífico* 2, pp. 109-179.
- , 1995. INTRODUCTION In Maximo Rodriguez, *Les Espagnols à Tahiti (1772-1776)*, traduit et annoté par Horacio Belçaguy, Paris, Société des Océanistes.
- , 2009. Domingo Bonechea Andonaegui y sus expediciones a Tahiti, *Itsas Memoria, Revista de Estudios Marítimos del País Vasco* 6, Donostia-San Sebastián, Untzi Museoa-Museo Naval, pp. 735-746.
- ORTIZ SOTELO Jorge, 2005. Expediciones peruanas a Tahiti, siglo XVIII, *Derroteros de la Mar del Sur* 13, pp. 95-103.
- RICHARDS Rhys, 2013. *The Austral Islands. History, Art and Art History*, Paremata, Paremata Press, 236 p., bibliographie, index, 145 ill. dont 35 en couleur.
- STOLPE Hjalmar, 1892. On Evolution in the Ornamental Art of Savage People, *Transactions of the Rochdale Literary and Scientific Society*, Volume III, pp. 73-150.
- TOGORES SÁNCHEZ Luis Eugenio y Belén POZUELO MASCARAQUE, 1992. Viajes y viajeros españoles por el Pacífico en el siglo XIX, *Revista Española del Pacífico* 2, pp. 183-197.
- URBAIN Marcelle, 1947. Pagaies sculptées des îles Tubuai, *Journal de la Société des Océanistes* 3, pp. 113-118 et 131-132.
- VÉRIN Pierre, 1969. *L'ancienne civilisation de Rurutu (îles Australes – Polynésie française)*, Paris, ORSTOM.
- WARDWELL Allan, 1967. *The Sculpture of Polynesia*, Chicago, The Art Institute.
- , 1994. *Island Ancestors. Oceanic Art from the Masco Collection*, Detroit, University of Washington Press.